

Monnaie de singe

Ca a du bon d'habiter en périphérie, le plus haut possible, si possible. C'est là qu'on a les plus beaux couchers de soleil. Les fumées de l'usine d'incinération d'Ivry se mélangent au carbone de l'autoroute du soleil. Un spectacle crépusculaire, une réaction chimique visible à l'oeil nu. Le jaune citron tourne au gris orage. Je me lève, vais à la fenêtre, jette un regard sur l'horloge bleue aux aiguilles rouges, qui borde l'autoroute. M'assurer qu'elle est toujours bloquée, sur 10H10, exactement. Personne ne sait, ou se souvient le jour où elle s'est arrêtée. Moi je sais. C'est le matin où j'ai emménagé dans cette barre du K.B, (comme on dit dès qu'on y habite au Kremlin-Bicêtre). Ambre dort à poing fermé vers le plafond. Elle ronfle plus qu'elle ne me le reproche. Après une toilette rapide, dans la cabine téléphonique, (plantée au milieu du studio), qui fait guise de douche. J'enfile, comme chaque week-end, ma panoplie: pantalon bleu nuit tranché d'une bande noir anthracite, veste rouge carmin aux épaulettes d'or brodées, pompes vernis à faire des reflets.

Dès que j'ai vendu mon scénario, on s'installe en province, loin d'ici. Voilà ce que je dis, tous les matins que Dieu fait, à Ambre. En attendant la gloire, faut nourrir la bête. Me voilà prêt pour jouer mon rôle comme disait Jean Sol-Patre. Garçon de café, scénariste ou voiturier, même combat! J'enfile ma gousse sur ma panoplie, jette un dernier regard sur le lit une place. Ambre ne ronfle plus, ses hanches ancrées sur un oreiller, elle semble rêver sans respirer. Je sors sur la pointe des pieds, tournant la clef tout doucement, le coude contre le plexus, pour faire le moins de bruit possible. J'expire. Dans le couloir, ça sent les pantoufles et les médicaments. J'appuie sur le bouton d'ascenseur et sans l'attendre, je prends la porte des escaliers. Je les dévale, en calant mes écouteurs sur Wu-Tang. Bring the Pain. Rien que pour moi. Method Man lâche son flow lancinant. Il glisse comme de l'acide dans mes tympans. J'ouvre la boîte aux lettres, entre un courrier des impôts et trois prospectus de pizzeria, une enveloppe estampillée d'un tampon de boîte de production. Je la range dans ma poche, triture le Jack de mon casque pour avoir le son en stéréo et prends la direction du métro.

Arrivé devant les portes en fer aux armatures de caoutchouc, je passe la main sur l'oeil optique à trois reprises, côté opposé. La porte se bloque en position ouverture, Je passe le reste du corps sans encombre. Changement à place d'Italie. Ligne 6. Aérienne. Le métro est bondée et ce matin j'ai besoin d'air, j'opte pour l'entre deux. Je me faufile entre deux wagons et cale mes New Balance sur le marche-pieds tout en tenant la barre qui orne les portes arrière des wagons. Les badauds me dévisagent, je mate les graffitis dans le tunnel. L'indifférence marquée. Nationale. Quai de la Gare. La larve devient papillon. La rame file au dessus du fleuve. Pattes ancrées dans la Seine, le ministère des finances vaisseau spatial amarré, façon cosmos 1999, n'attend qu'une chose: l'autorisation de décollage! J'ouvre l'enveloppe, "Votre scénario ne rentre pas dans notre ligne éditoriale, merci de votre envoi". Bercy, je réajuste mes épaulettes sous ma gousse, jette la lettre par dessus bord et descends au pas de course, alors que le métro n'a pas fini sa marche.

Depuis un mois, à l'hôtel, je fais équipe avec Maurice, un ancien flic mis en retraite anticipée. Il a essayé de se flinguer avec son arme de service, canon entre les dents, il a appuyé sur la gâchette, la balle est ressortit par l'oeil droit. Une vraie gueule cassée le Maurice. Entre Bacon et Picasso, la balle n'a pas su choisir. Parfois comme ça, sans qu'on sache ce qui, ou quoi, le déclenche, Maurice se met à cracher sur les clients, ou à leur montrer son cul en tirant la langue, tout en les insultant. Et là, je sais, vous vous demandez, comment un type pareil, peut-il travailler dans un hôtel et comme voiturier? Maurice est le frère aîné du gérant, Edmond. Et Edmond n'a pas le choix, leur mère ne pardonnerait pas à l'un de laisser tomber l'autre. On appelle ça du chantage affectif.

Maurice a toujours au fond de sa poche intérieure une petite bouteille d'eau remplie au 3/4 de Pastis. Il la sirote tout au long de la journée. C'est son horloge, au niveau de la bouteille il sait l'heure qu'il est.

-Il est dix heure dix, rote Maurice en scrutant le niveau de sa bouteille à la lumière du soleil. Je pense à mon horloge en bordure d'autoroute et à la seule minute de la journée, où elle indique la bonne heure.

-Allez les gars on se réveille, Edmond met fin à mes rêveries.

- Et mollo sur le Pastaga Moshé.

-Ca va, t'immisces pas dans ma vie privée!

-Ta vie privée, t'es au boulot ici! Va en cuisine, je ne veux pas te revoir avant midi. Delon arrive dans une heure pour présenter ses parfums aux Japonais...

-Delon? Mais attends c'est pas possible, faut que je le vois...

-Pas question! Nahel tu t'en occupes, tu l'accueilles à sa sortie de voiture, tu l'emmènes dans la suite présidentielle pour qu'il se change, puis dans la suite royale où les Japs l'attendent. Même chose dans l'autre sens pour le retour. Compris?

Je hoche la tête comme les Pitbulls gadgets à l'arrière des voitures. Edmond prend bien soin de ne pas croiser le regard de cocker en transit de son grand frère et tourne les talons. J'envoie un texto à Ambre pour la prévenir. Maurice, la bouche grande ouverte et les dents plantées sur le goulot, vide sa bouteille au trois quart. Je sais, qu'à cette seconde il me hait, pour le pourboire d'abord que je vais empocher et ensuite et surtout, parce que Delon est l'idole de sa vieille mère décrépite, avec laquelle il vit encore. Et Maurice adore sa mère.

Je savoure d'avance mon silence en réponse à ses questions de groupie et le billet de cent que j'agiterai comme un drapeau pris à l'ennemi, devant sa face d'apatride du cerveau. Maurice va aux cuisines, je vais me poster devant l'entrée.

Le texto d'Ambre tombe: "Sois toi même!", une Safrane freine devant l'entrée...

Tout le long, j'entretiens les distances qu'il met invisiblement en place. Je ne fais pas la groupie, le grand chiffon qui lui demande comment il en est arrivé là. Si Romy était un bon coup ou si Markovic avait un contrat sur le dos, rien de tout ça! Je ne lui refile même pas mon scénario. Non, je fais en sorte de dissimuler mon émotion, d'exhiber le calme et le professionnalisme qui me caractérisent depuis peu. Et il semble apprécier cette attitude. La présentation aux Japonais dure le temps de trois chansons de la compil' de Motown sur mon iPod. Delon sort de la suite royale l'air satisfait. Je le raccompagne à sa suite présidentielle, puis à sa voiture et commence à me demander si je vais le voir un jour, ce pourboire. L'ascenseur, c'est l'endroit idéal pour me le donner, pudeur oblige, mais non, rien, que dalle! Arrivés devant la Safrane, j'ouvre la portière arrière en le pénétrant du regard, ce que je me suis bien gardé de faire jusqu'à présent, en lâchant un métallique: "A bientôt Monsieur...". Delon s'engouffre dans la voiture en m'adressant un rictus amical genre : "T'as de l'avenir petit gars, t'as pas fait le possédé comme tous ces torchons mouillés, nos chemins se re-croiseront". Je claque la portière en retenant mon souffle et des insultes. Mais la voiture ne démarre pas, mieux la portière arrière s'ouvre à nouveau. Delon, le buste penché hors de la Safrane, me fait signe.

- J'oubliais! S'exclame-t-il en me fixant du regard. Il saisit ma main droite et m'y colle ce qui ressemble à un bout de papier.

- Voilà, soupire-t-il. Maurice se pointe, soûl comme un polonais, il déboutonne son pantalon et montre sa face de lune à Delon en vociférant: Guépard flétrit! Assassin! Maurice Ronet serait encore envie si tu l'avais pas tué! Crève d'insolation en plein soleil! Je referme aussi sec la portière, la berline démarre en trombe et Maurice vomit ce qui lui reste de tripes. Avant de regarder ce qu'il m'a laissé dans la main. Paume à l'huile de sésame, j'attends de voir la Safrane se fondre dans la circulation. Question de politesse. Les billets de banque de mélodie en sous-sol émergent déjà dans la paume de ma main. Ca y est, Maurice vomit de la bile et la berline s'est

noyée dans le flux, j'ouvre la main.....Une photo dédicacée, une putain de photo dédicacée!!! Mais si t'avais un milliardième de l'intelligence d'un Pascal ou d'un Montesquieu, ça se saurait. Monnaie de singe. Je cherche des yeux la voiture en sachant qu'elle est déjà loin. Putain de monnaie de singe! A cette seconde, j'envie Maurice. Moi aussi j'aimerais montrer mon cul, hurler, insulter tout ce qui passe. Je vais pour déchirer le portrait, Maurice crie comme un putois en me courant dessus, la bile encore aux lèvres. 200 euros, c'est le prix auquel j'ai revendu la photo à Maurice, j'aurai pu faire grimper les enchères, en tirer bien plus, mais c'est Delon qui ne mérite pas plus. -On prend un saké pour le dessert mon amour? Ambre hoche la tête en avalant sa boule de coco. -Tu sais mon père disait à propos des acteurs: "Plus ils sont bons plus ils sont cons". Faut qu'ils soient des enveloppes sans timbre ni adresse, pour être disponibles pour le personnage. Les sakés tombent sur la table.

-T'as raison, je viens de le revoir dans Plein soleil, il est incroyable.

- Il verra le Delon, dit Ambre en avalant cul sec son verre de saké, un jour c'est lui qui viendra te supplier à genoux et en sanglots, comme dans les vieux films italiens, de jouer dans une de tes histoires, mon amour.

- Toi aussi t'as une nana à poil au fond de ton verre?

- Non, un mec. On se loue *La Piscine* et on fait l'amour devant?

- C'est une question! L'addition s'il vous plaît! C'est Delon qui rince!

Write what you know

Derniers coups de hanche, synchronisés. Elle éclate en sanglot en me serrant de toutes ses forces, jambes et bras, comme une araignée-boa. A la fois gêné et mystérieusement flatté, je la serre à mon tour.

-Merde les pâtes!!! Ambre galope hors du lit, se précipite sur la plaque, 50 cm plus loin. Je rallume la fin du spleef et elle éteint le feu. Je laisse sombrer le carton, dans la bouche béante et le corps froissée de ma dernière Huit-six.

-elles sont trop cuites, je suis dégoutée! Ambre fait de la place sur la table basse, couverte de carnets et de marqueurs du bout du pied et pose les assiettes pleines.

- Pâtes à la bolo, comme dans la belle et le clochard, mais elles sont ratées, je suis désolée.

- Merci pour le clochard. C'est pas grave, si c'est fait avec amour!

- On mange et on bouge, je dois acheter des livres pour mon mémoire.

- Elles sont excellentes tes pâtes, je dis, en ingurgitant les papillons/farfalle aux boulettes farcies, affamé par la weed.

- Tu dis ça parce que t'as fumé, tu boufferais n'importe quoi!

- Je roule un et on y va, je te fais pas le plan j'ai pas envie de bouger, je te promets.

- Alors, ok, mais on l'allume en sortant du métro? OK?

- OK. Mais on y va tout de suite alors, avant que change d'avis.
Aux abords du Virgin, sortant du métro Franklin. Ambre rallume le spleef, en fronçant les sourcils.

- C'est marrant, mais je trouve ça laid les meufs qui fument dans la rue.

- Sous tes airs, t'es un vrai réac!

- En attendant, c'est pas la muraille de Chine le djuice mon amour, Ambre a la fâcheuse manie de s'endormir sur les joints, surtout quand il s'agit de skunk. Ambre tire les dernières bouffées à faire Abyss en apnée. Je récupère des deux doigts le témoin, qu'elle me tend. Je mouille le papier pour endiguer la carotte.

Depuis ce jour où elle m'a pris en stop, pendant ces grèves des transports en commun, c'est bien simple, on ne se quitte plus.

Ce n'est pas, qu'il y ait eu grand élan de solidarité, mais tout de même cette immobilisation générale rendait les gens particulièrement communicatifs. Et Ambre ce jour-là, l'était, communicative. "Je suis en crise d'altruisme, allez montez!"

Disons aussi, que *Lettre à un jeune poète* dépassait de son sac, ça a facilité l'approche. Je consume le filtre marocain à m'en brûler les doigts, je pichenette le Cow-boy de sa selle.

Je le suis des yeux, il prend une autre trajectoire. Il s'affale contre une grande baie vitrée sur laquelle est scotchée une minuscule affichette. "Ici de 15h à 17h, James Ellroy dédicace son tout dernier roman American Tabloid".

Sur l'affichette, James. Ellroy arbore la pose classique des écrivains, regard en accent circonflexe et bras en tailleur.

- Ellroy ! Putain, c'est la chance de ma vie, rencontrer un auteur que je respecte, enfin. Le bouffer de conseils, le vieux briscard, la bibliothèque qui brûle, comme dit le proverbe Africain.

Je grimpe quatre à quatre les escaliers de la librairie, si vite que je manque de me fracasser, c'est pas le moment de s'afficher!

Ambre suit distraitement, elle a du mal à comprendre mon excitation, ça la change de ces semaines que je passe à fumer de la weed, fossilisé dans mon canapé, (qui a fini par prendre la forme de mon corps), à bouffer des films sur le câble, dont j'écris la

critique dans mes cahiers pour me faire croire que je travaille, que je ne perds pas mon temps. Mon coeur bat la chamade et merde, je sais déjà que je ne lui dirais rien d'intéressant, rapport à mon émotion. 1er étage. Je jette un regard circulaire. Cassé en deux, comme si Tyson lui avait mis un direct via l'estomac, une pile d'American Tabloïd à sa droite, une autre de Dahlia Noir à sa gauche, James Ellroy, chemise hawaïenne à la Tom Selleck dans Magnum, jean délavé et converses usées façon west side story, (Blanchard en transit; Les auteurs ne ressemblent-ils pas à leurs héros?), se tient debout devant une table d'écolier et semble s'emmerder ferme. Il tape les dédicaces à des vieilles décrépites. Une traductrice l'assiste et mon pacemaker s'emballe. Qu'est-ce que je vais pouvoir bien lui dire. Lui demander. Comment mettre à profit cette rencontre providentielle ? Je prends trop conscience de mon aubaine, ne pas sentir les enjeux, désinvolte, seul moyen pour moi d'optimiser. Je louvoie entre les rayons, tourne autour de ma proie.

-Qu'est-ce qui t'arrive? Me demande Ambre, concentrée sur le rayon littérature Russe.

-Le déchiqueté de savoir, j'attends l'ouverture, voilà ce qu'il m'arrive mon coeur!

-T'as un livre à lui faire dédicacer?

-Merde! Qu'est ce que je ferais pas sans toi!

Je me dirige vers le rayon polar, j'échoue directement sur les rivages noir. Marc Behm, et "sa reine de la nuit" que je n'ai pas encore lu, je la décroche du rayon. Behm en main, je reste planté devant les ouvrages d'Ellroy, lequel choisir? Lequel produirait la meilleure entrée en matière? American Tabloid? Je l'ai pas lu et c'était un pavé, pas pratique... Le dahlia noir, version poche celui-là, je l'ai lu et il est techniquement abordable... Je jette un regard oblique. Ellroy enquille les signatures. Il n'a plus l'air de s'ennuyer, plutôt de s'amuser en fait, mais aux dépens de ses groupies sans âge.

Ambre s'éloigne, je m'approche de la table d'écolier, livres en main. Ellroy est en grande conversation avec une septuagénaire

osseuse, qui baragouine en yaourt. Je crois un instant que c'est Annie Cordy. J'ai cette manie de voir des sosies partout.

“Cigarettes, Whisky et petites pépées”, je m'avance et chope à la volée le retour d'Ellroy.

- Bobby loves you!

-Qu'est ce qu'il a dit! S'empresse-t-elle de demander. Ellroy sourit, la traductrice rougit.

-Alors qu'est-ce qu'il a dit?! Insiste-t-elle.

-Que son chien Bobby vous aime... Le sosie de la chanteuse de tatatyoyo affiche le sourire de ceux qui n'ont rien compris à une blague, mais le dissimulent de peur de passer pour plus cons qu'ils ne sont. Ce qu'elle prouve par cette réaction. Elle se met sur le côté. Je me présente devant lui, l'aorte alerte, la langue sèche, le Dahlia noir en étendard.

-Une dédicace? Demande la traductrice...

Lui parler directement.

-I want to ask you.... Merde, j'en perds mon anglais... I want you to ask... Comment on dit “conseil”? Merde, comment on dit conseil?

- A date? Rétorque Ellroy en se marrant.

- Comment on dit conseil bordel? Je prends à parti l'assemblée de sosies... La doublure lumière d'Annie Cordy pouffe de rire. Encore un souffle et je lui fais les dents en touche de piano.

- Advice, tranche la traductrice.

- Oui c'est ça, I want to ask you an advice for writing.

- Write what you know, articule lentement Ellroy, comme s'il faisait des ronds de fumée avec une cigarette imaginaire. Je reste immobile comme un lapin pris dans les phares, je tends mécaniquement le Dahlia, comme on ferait la manche.

- Whash your name?

- Bill, William, Guillaume. Il signe sans lever le stylo de la page de garde, de la même façon que je taggue les extérieurs du métro, au moins ça nous faisait un point commun. Il me rend son livre estampillé. D'autres groupies attendent leur tour, juste derrière moi. Je prends la tangente. Je me laisse glisser sur

l'Escalator, sans baisser la tête, le geste fluide pour ne pas attirer l'attention, je rentre le ventre et fais glisser les livres sur mon ventre, retenus par ma nameplate. Les vigiles ne vous voient jamais voler, ils vous sentent. Un truc primitif. Penser comme on achète. C'est le secret!

- Hey!!! Je me retourne, cherchant déjà les motifs d'un vol de livre dédicacé, putain de vigile! Qui m'a grillé!!!
- "Hey...verybody need somebody", entonne Ambre en riant, un livre dans chaque main. *L'homme sans la qualité* dans la droite, *le Maitre et Marguerite* dans la gauche.
- Putain, me refaits plus ce genre de frayeurs! Elle descend l'escalator au pas de course, mimant une danse entre les gens.
- Alors?
- Alors quoi? Donne-moi tes bouquin.
- Tu vas en faire quoi?
- A ton avis, donne!
- Alors tu lui as parlé?
- Je sais pas, si on peut dire ça. Allez, on s'arrache mon coeur. Je cale Musil et Boulgakov sur mes abdos improvisés.
- Il t'a dit quoi alors?
- Ecris ce que tu connais! Mais putain qu'est ce que j'y connais à la vie, moi?
- Ca lui plairait de savoir que son livre dédicacé, tu le voles. Ca fait cohérent avec son univers.
- Tu crois? Ambre me jette un regard à partir en combustion spontanée, et prend ma bouche à l'abordage, une des ces pelles roulées qui laisse sans voix même les plus sophistiqués des détecteurs d'antivols...

$1+1 = \text{ce que je veux}$

J'ai tout de suite reconnu l'enveloppe, que j'avais envoyée trois mois auparavant. Au bic rouge, avait été ajoutée par le facteur, la mention deux fois soulignée: décédé.

-Puisque tes résultats scolaires sont aussi médiocres, (être nul en maths revient à ne pas avoir d'avenir), c'est décidé : il est temps(pour l'amour propre familiale), que des cours de maths te soient donnés, dit ma mère en ouvrant une boîte de quenelles aux extraits de crabe.

Alex, ami d'enfance de mon père et "chercheur en mathématique" au Collège de France, est suggéré, puis désigné par ma mère . Comment un mathématicien de son calibre, peut-il me faire la leçon, alors que je ne suis qu'en troisième? Classe où les maths se résument à des équations à une inconnue, que je suis déjà bien incapable de résoudre. J'y peux rien, les chiffres me font peur, les calculs m'ennuient, je bloque.

Les rares fois , où mon père évoque Alex, c'est toujours avec beaucoup de respect et une pincée de crainte.

Deux années les séparent mais tout les réunit: le même goût pour la musique classique, la philosophie, les échecs et la politique . Sans parler de leur histoire commune, tous les deux ont eu leurs parents assassinés à Auschwitz par les nazis. Machines sans mode d'emploi, orphelines de son créateur, ils se sont inventés. Curieux de tout. J'évite l'ascenseur et monte les escaliers jusqu'au cinquième.

Alex habite en face d'un grand cinéma sur les grands boulevards. De ses fenêtres, on peut voir le toit de l'Opéra et le détails des affiches de films.

Je sonne, le ventre noué, les yeux timides.

Un homme , la cinquantaine, les cheveux blancs couleur papier, les yeux creusés comme un encier et une cigarette sans filtre scellée au coin des lèvres, m'ouvre lentement la porte.

-Nahel ?

Je hoche la tête.

-Je t'attendais, dit-il en tournant les talons.

Je le suis jusqu'au salon, des murs de livres cornés et jaunis par la cigarette, comme à la maison. Je me sens en terrain ami.

Quatre paquets de gitanes préalablement défaits de leur papier d'emballage, deux bouteilles fraîches de Tropicana, des feuilles blanches soigneusement entassées, deux crayons de papier finement taillés, un large cendrier carré en verre épais, grouillant de mégots. Voilà à peu près tout ce qui se trouve sur la table, près d'un lit,

-Assis-toi. Je m'assoie.

-Traces deux droites parallèles sans règle, me dit-il, après m'avoir servi un généreux verre de Tropicana.

Je les trace.

-Pourquoi ces deux droites sont parallèles ? Me demande-t-il en allumant une nouvelle gitane avec le mégot incandescent de la précédente.

C'est comme si on me demandait, pourquoi je portais mon nom de famille, c'est évident comme de voir ce qui s'offre à mes yeux, évident quoi. Trop évident pour être une réponse. Fixé sur les deux traits parallèles que j'ai dessinés, je me tais en attente de délivrance.

-Tu peux refuser d'accepter que ces droites soient parallèles, tu peux inventer un autre système mathématique si tu le désires... Chiffres deviennent lettres, et phrases équations, les maths sont un langage. Il y a eu trois ou quatre autres leçons encore, mes résultats en maths n'ont pas progressé, ma mère a donc coupé cours à ces entretiens au grand soulagement de mon père.

Et c'est aujourd'hui, dix ans plus tard, que j'ai compris la leçon, qu'il me donnait: connaître toutes les règles, pour savoir qu'il n'y en a qu'une: aucune. En fait tout ce qui est imaginé par l'homme est en soi réalisable, puisqu'il l'a conceptualisé. Pas d'Amstrong, sans Jules Vernes! Avant les blouses blanches, les encriers sales. Avant le réel, l'imagination. Merci Alex!

Je range ma lettre avec mention décédée en me disant l'éternité existe, c'est ce qu'on partage sans le savoir.

Hors champ

- T'as remarqué, à Paris, on voit jamais l'horizon.
- Jamais fais attention, toussote Ambre entre deux bouffées épaisses, je lève jamais la tête. Elle me tend le Blunt, l'autre main sur le volant. Je me demande bien comment elle fait pour conduire aussi défoncée.
- Ca améliore ma concentration!
- De quoi?
- C'est pas ça que tu pensais? Comment je fais pour conduire aussi défoncée, non?
- Tu sais que tu commences à me faire peur, une soufflette?
- Pourquoi pas. Ambre embraye sur les Champs.
- C'est quoi toutes ces lumières? Rien de tel que les soirées improvisées, t'as pas le temps de t'auto-convaincre que ça va être bien.

La voiture abandonnée en double file, notre démarche en lacet se resserre vers le halot de lumière artificielle. Il y a là une grande agitation et personne nous prête la moindre attention. Même pour un samedi soir, le George V me semble bien animé. Un jeune type passe devant nous, un talkie-walkie collé aux lèvres, nous avançons vers l'accueil, fiers, comme si le groom venait de faire l'annonce de notre arrivée.

- Putain Sophia Loren, son chapeau, il touche presque le plafond,Sophia Loren???. ..une équipe télé, elle interviewe Claudia Shiffer, la journaliste, elle ressemble comme deux gouttes d'eau à Kim Basinger, ces jambes interminables: Naomi Campbell! Un septuagénaire, un chapeau de paille fiché sur le crâne, fait des grands signes en gesticulant.

- Dégagez-moi ces espèces de coounards du champ! Hurle le septuagénaire avec un accent américain. Le jeune type au talkie-walkie, accompagné de deux vigiles, nous poussent vers une autre salle.

Un groom prend le relais et nous invite vers le restaurant, on le suit à reculons, sans perdre une image.

-Putain, mais où on est?

-Pas la moindre idée.

Le restaurant est immense, il doit pouvoir contenir des centaines de personnes, ça s'évalue facilement, étant donné que la salle est vide. Seule une rangée de commis couvre le comptoir en attente de clients fantômes, un piano trône au milieu de la salle qui semble abandonnée. Comme arrivés en avance ou le mauvais jour à un concert tant attendu. La salle des fêtes de Shinning, manque plus de Nickolson au bar.

Un commis prend notre commande. J'ai l'impression qu'il me demande mes papiers. J'ai cette manie de me croire toujours coupable de quelque chose.

-Un demi.

-Et pourquoi pas un Malibus ananas pendant que tu y es! Non Mescal pour tout le monde. Le commis repart avec la commande.

Le commis pose deux verres sur la table et verse le mescal.

-Laissez la bouteille. Ambre règle la bouteille avec une carte bleue qui n'est pas la sienne.

On savoure notre Mesqual comme de grands acteurs en attente d'une prise à venir. Fièremment calés dans des fauteuils LouisXVI, on fait semblant de trouver tout cela normal, d'être là. Mes yeux boivent le plafond en quête d'indifférence. Je joue à l'habitué, dévisage crânement les commis, Ambre me tourne les dos, il discute avec un client de l'hôtel.

-Pourquoi, vous voulez pas boire un verre avec nous ?

Je l'avais pas même remarqué, et pourtant il se tenait là, à deux mètres de moi depuis notre arrivée.

En peignoir de satin bordeaux, le dos affaissé, Mastroianni humecte un verre de Thé. Il souffle sur son verre et sourit sincèrement à Ambre qui le dévore des yeux.

Il doit s'imprégner d'une scène à venir, je crève d'envie de dire à Ambre de laisser tranquille, qu'il travaille, mais elle l'aurait interprétée comme de la jalousie.

Il a les paupières creusées, il paraît fatigué, aussi pour le détendre je décide de lui jouer un petit air au piano de ma composition, bien que jamais je n'en ai touché un, de piano.

Les fesses bouclonnées au tabouret, le verre posé sur une petite serviette de papier, je commence, mon public de fantômes hante les fauteuils, Gainsbourg à ses débuts, quoi.

Je joue, concentré, habité, investi.

Les épaules dressées et le buste chaloupé.

Personne ne me prête la moindre attention, même Marcello quitte le salon, l'ingrat !

J'avalais d'un trait mon verre de mescal, le verre de trop.

Dissimulé derrière les partitions, je vomis le temps d'une chanson. Je relève la tête, puis le reste du corps, m'essuie du revers de la manche et marche vers la sortie, sans un regard ni un mot pour personne.

Je grimpe dans le premier taxi de la file. Ambre me retrouvera. J'ouvre la fenêtre et penche la tête sur les quais de Seine, FIP fait la bande son. Entre un Coltrane et un Vinicius Morales, mon coeur balance. La voix officielle de la radio, langoureuse et enveloppante, murmure les informations à mes oreilles bourdonnantes: (annonçant accident aérien et météo marine avec une douceur égale),

-Demain sur la capitale, temps gris et nuageux... Et pour finir ce flash, nous apprenons qu'en ce moment Robert Altman tourne son dernier film à Paris "prêt à porter" avec une brochette de stars digne de Paris brûle-t-il... On espère qu'il appréciera Paris, autant que nous, ses films...

